



# Graffiti genevois

Hideko et François Bertrand

Des mêmes auteurs :  
L'Islande pépère, 2013  
Les recettes d'Hideko et François, 2013  
Les safaris d'Hideko et François, 2013  
Que notre monde est beau, 2014  
Sur les routes d'Islande ... à 90 ans, 2014  
Venise intime, 2015  
Au pays Maasaï, 2015

*À tous les graffeurs connus et inconnus qui ont donné  
vie à tant de surfaces nues et grises en ville de  
Genève et alentour*

## **Les graffitis, une passion**

Dans le quartier des Grottes, en 1998, j'ai découvert cet art éphémère de la rue que j'ai commencé à le photographier, entre autres dans l'espoir de lui offrir une certaine survie après sa brève existence. Puis les œuvres du goulet de Chêne-Bourg voué à la destruction m'ont fascinée. C'est ainsi qu'est née ma passion et l'amour des graffitis qui me tient toujours. A 90 ans passés, je suis heureuse de créer avec mon mari un livre qui présente un extrait d'un bon millier de photos stockées sur ordinateur.

Je me suis aussi beaucoup promenée sur le site d'Artamis, ancien territoire des Services industriels et site alternatif fermé en 2008. On y trouvait des artisans, des étudiants, de jeunes zonards et des artistes. Il y régnait une atmosphère bon enfant très particulière et un certain désordre de vie bohémienne. Et surtout, le site était orné de très belles pièces. Il y avait aussi un théâtre, le Galpon.

On trouve à Genève et environs des graffitis dans beaucoup d'écoles, le long du Rhône et des voies de chemin de fer, sous des ponts et dans des endroits souvent très inattendus, parfois très cachés. Aujourd'hui, il semble que les tagueurs et graffeurs font plus attention aux bâtiments privés et officiels, ils sont d'ailleurs même demandés pour exécuter des œuvres sur commande, c'est ainsi que les graffitis ont pris des galons et sont aujourd'hui appelés art urbain.

Nous avons aussi voyagé et vu des graffitis dans bien d'autres villes. Les styles varient d'un pays à l'autre et certains artistes sont devenus célèbres, tels que Keith

Haring, Basquiat, Kenny Scharf ou Banksy. Ce dernier est très connu pour ses réalisations audacieuses mais pourtant personne ne sait qui se cache derrière ce pseudonyme!

Hideko

*Le petit chaperon rouge, Rondeau de Carouge (trams), 2011*



Rarement, une évolution artistique s'est manifestée aussi rapidement et profondément que les graffitis ou l'art urbain tel qu'on l'appelle de nos jours. Le besoin de marquer sa présence sur des sites («le nom des fous s'inscrit partout»), quitte à les abîmer, a certes toujours existé et existe encore. Les grottes comme celles de Lascaux recèlent des trésors de dessins datant de la préhistoire. Les graffitis trouvés à Pompéi se moquent déjà des édiles ou clament leurs frustrations. Les murs des cellules de prison ont de tous temps été couverts d'inscriptions.

Mais la récente évolution de l'art urbain, c'est autre chose. Sa rapidité et son étendue de propagation dans le monde entier doivent sans aucun doute beaucoup aux progrès fulgurants des transports et de la communication. Et son expression reflète en partie les préoccupations d'une certaine jeunesse à l'avenir incertain.

Les tags, ces dessins qui rappellent l'écriture, qui la déforment et l'enjolivent, sont des signatures. Plusieurs histoires circulent quant à leur origine (tag = étiquette). L'une évoque un livreur portori-cain qui marquait ainsi son «territoire» de livraison, une autre parle d'un employé d'une fabrique de munitions de la première guerre mondiale nommé Kilroy qui dotait d'un petit dessin les bombes qu'il avait vérifiées, une autre encore, plus récente, est celle du tagueur Cay qui passait ses journées à regarder passer les rames de métro «ornées» par ses soins.

En fait, toutes ces histoires quant à l'origine de cette nouvelle forme de signature indiquent un besoin de se mettre en évidence, de sortir de l'anonymat. L'origine du mouvement se situe donc avant tout dans les quartiers défavorisés des grandes villes et elle n'est pas unique, mais multiple, avec quelques auteurs connus et bien d'autres restés sans notoriété.

Le throw-up ou throwie est toujours une signature, mais de dimension plus grande que le tag, plus élaboré, avec plusieurs couleurs. Il y a là le «wild style» agressif, aux

angles aigus, et le «flop» aux contours arrondis. Tout comme le tag, le throw-up est aussi diffusé largement, car son rôle consiste également à propager un nom mis en évidence.

Par son aspect, le throw-up est déjà proche du graffiti et souvent traité comme tel. Les graffitis eux-mêmes, les «pièces» comme les appellent les graffeurs, privilégient la qualité et le style au profit de la quantité. Bien que «peintures murales», il convient toutefois de les distinguer des fresques. Car les fresques sont des œuvres «autorisées» par un mécène ou pour un rituel. Le graffiti, lui, est d'essence rebelle qui s'insurge ou satirique qui se moque et qui n'a certainement pas été demandé ou autorisé. Comme les tags, les graffitis sont un moyen de se mettre en évidence, mais aussi d'exprimer une opinion, de montrer une vision fréquemment peu optimiste de l'environnement humain, de raconter parfois une histoire. Souvent, ils naissent simplement du besoin de donner vie au béton triste. Et bien entendu, c'est à nouveau dans les quartiers pauvres des grandes villes que le style a pris son essor.

La plupart des auteurs qui se sont penché sur le phénomène de l'art urbain s'accordent à lui donner comme origine la côte est des Etats-Unis , en liaison étroite avec la culture hip-hop des années 70.

A première vue, le graffiti comme le tag est un acte provocateur, anti-social, déjà par sa prédilection pour les sites non autorisés. A seconde vue, on ne peut lui dénier un esthétisme certain et une faculté de décoration d'espaces nus. C'est donc un complexe artistique quelque peu paradoxal que l'on peut admirer, mais avec certaines réserves.

Les transports publics jouent un rôle important dans la diffusion publique des tags et graffitis, car c'est un moyen de les faire voir par un maximum de gens. Or, les organisations de transports telles que les métros de New York, Paris et autres métropoles ont lutté avec vigueur

contre les «vandales» à grands renforts de nettoyages et de barbelés, ce qui a eu pour effet de préserver quelque peu les véhicules, mais surtout de populariser encore plus le nouvel art et ses vedettes. En Suisse, le graffiti prend place dans les villes à partir de la fin des années 80. Le centre de jeunesse de la Ville de Bienne a joué un grand rôle à cet égard.

Depuis quelques années, une nouvelle phase évolutive se dessine. L'art urbain est reconnu comme tel. Des graffeurs sont sollicités pour orner des espaces, certains font même de la publicité et offrent leurs services. Des élèves participent à la décoration extérieure des murs de leur école. Tout récemment, des toiles de graffeurs ont atteint des prix plus que respectables dans des ventes aux enchères.

Le graffiti risque ainsi de s'embourgeoiser, ce qui serait dommage. Car on voit déjà poindre la tentation économique et ses abus. Or à ce jeu, la «pièce» y perdrait de sa spontanéité, de cette étincelle de rébellion qui fait que les «vrais» graffitis touchent profondément, à la fois par leur sincérité et leur existence éphémère.



*Grottes, 1998*

